

# Christian Beck

par

PIERRE MASSON

C'est en juillet 1896 que Christian Beck débarque à Paris, moins en conquérant qu'en fugitif, désireux d'abord de s'affranchir du milieu familial, et porté par la vague qui dépose alors tant de jeunes littérateurs belges sur les berges parisiennes. Il a déjà écrit quelques contes, s'intéresse à la philosophie comme aux sciences, se pique de compétences en économie sociale. Presque aussitôt, il trouve à s'employer à *La Revue blanche* et au *Mercur de France*, admire France, fraternise avec Charles-Louis Philippe, se chamaille avec Jarry, fraie avec un peu tout le monde. Il est lancé. Il a dix-sept ans...

Il songe alors à créer une revue qui serait, comme sa grande et défunte aînée, *La Wallonie*, un pont jeté entre la Belgique et la France, où se retrouveraient, sans trop se soucier des écoles ni des étiquettes, tous ceux qu'anime cet élan vital qu'on nomme alors naturisme, et dont les extraits des futures *Nourritures terrestres* parus en début 96 désignent Gide comme un des maîtres.

Pour la future *Revue païenne*, dont Beck dresse déjà le sommaire en se reposant sur son ami Gérardy pour trouver les fonds, Gide apparaît donc comme une recrue de choix. De dix ans l'aîné de Beck, et plus avancé que lui dans la carrière, il n'était cependant pas en mesure de faire la fine bouche, car il venait de rompre avec l'équipe du *Centaure*, et il accueille comme un honneur de se voir proposer une « Chronique de la moralité publique et privée », dont il se souviendra en écrivant peu après son *Prométhée mal enchaîné*. Mais le projet de revue disparaît brusquement, sans raisons connues.

Il n'importe, le contact est établi, et comme les deux jeunes gens fré-

quentent les mêmes cénacles, ils se croisent ou se rencontrent plus qu'ils ne s'écrivent. On connaît la fameuse soirée à la Taverne du Panthéon, grâce à la transposition assez libre que Gide en a donnée dans *Les Faux-Monnayeurs*. Ayant visiblement élu Gide comme l'un de ceux par lesquels il veut être reconnu, Beck lui fait la cour, c'est-à-dire que, comme Ruyters à la même époque, il parsème ses œuvres d'allusions ou de saluts directs adressés à son aîné, baptisé « docteur de la félicité ». Il s'efforce à la familiarité, appelle Gide Tityre, sans le faire sortir d'une certaine réserve. Il faut dire que Beck commence à connaître les difficultés financières qui le poursuivront toute sa vie ; ayant refusé la carrière commerciale proposée par son père, il se condamne à une bohème qui le transforme souvent en quémendeur ou en pique-assiette. Gide sera souvent sollicité, avec des résultats variables. Ce qui explique peut-être le ton parfois agressif de Beck envers un confrère dont il voudrait susciter, bien plutôt que la pitié, l'approbation et l'admiration. Contraint de travailler comme nègre pour Willy, il se rattrape en rêvant d'une trilogie romanesque dont il vante l'ampleur à Gide, mais qui ne sera jamais réalisée, comme bien d'autres projets divers.

On devine ainsi dans ses lettres frustrations et complexes ; ainsi, en été 1897, il annonce à Gide un commentaire sur les *Nourritures* : « Cette explication ne doit guère avoir d'intérêt pour vous, qui n'êtes point un auteur nouveau dans la carrière, à qui tous les assentiments sont précieux. »

Gide répond peu et rarement (même si la correspondance qui nous est parvenue est visiblement lacunaire), écrivant surtout pourquoi il n'a pas le temps d'écrire. À ses yeux, et pour longtemps, son interlocuteur est « le petit Beck », que l'on ne parvient pas à prendre vraiment au sérieux : « Vous avez ce précieux pouvoir d'être jeune, très jeune ; vous avez le temps encore de vous essayer ; moi qui ne le suis plus qu'à mes heures, je me terrifie facilement de voir éclore en moi des possibilités toujours plus nombreuses à mesure que j'ai moins de temps pour les vivre. » (Septembre 1897.)

Et puis la carrière de Beck prend enfin forme : en 1898, il publie son premier livre, un recueil de farces et de contes. L'intérêt de Gide alors se ravive ; le 8 novembre, il écrit : « Le drame a rudement besoin qu'on le régénère ; je compte que vous y travaillerez. »

Mais de commentaires ni de compte rendu, point. L'esthétique de Beck est presque aux antipodes de la sienne ; la bigarrure, l'enflure, le lyrisme et le burlesque se mêlent dans *Adam battu et content*, et même s'il y trouve de l'amusement, Gide est déjà trop soucieux de tracer sa voie pour faire un écart vers de telles productions. C'est Ghéon qui se charge

de commenter — élogieusement — le livre de Beck qui, ravi, écrit à Gide : « *Vous êtes comme une eau si belle, qu'on mourrait de je ne sais quelle nostalgie si on ne la troublait un peu...* »

Mais Beck ne fait pas que des livres, cette année-là : il vient d'être père, étant depuis un an l'amant de la femme de son ami Gérardy. Il s'installe à Florence, où il espère la faire venir, s'impatiente, envisage de provoquer Gérardy en duel en prenant Gide comme témoin, se débat dans les problèmes d'argent : « *Ma vie est très noire. À la vérité je me suis décidé à enlever l'amie que j'aime. Je passerai ma vie avec elle. Mais une nouvelle obscurité me barre la route [...] : il est d'une nécessité inéluctable que j'aie au moins un peu d'argent.* » (23 mars 1899.) Gide répond par des encouragements, citant Nietzsche, procurant des exemples de misère plus grande encore... Quand Beck lui demande de lui trouver un emploi, il avoue son impuissance : « *Sans doute, dans quelques années, quand je tirerai à 100.000, quand mes pièces brûleront les planches de Paris, quand je refuserai l'Académie, une simple recommandation de moi vaudra son poids d'or.* » Toujours d'Italie, Beck lui envoie ses nouvelles productions, avec mission de les placer au Mercure de France ; Gide le décourage poliment : « *J'ai lu Gangolphe avec curiosité et plaisir ; cela est encore trop bizarre pour être excellent, mais tels fragments de dialogue sont fort bons et j'y sens certainement votre valeur. J'y sens certainement aussi que cela ne sera pas pris au Mercure.* » (Juin 1899.) Peu après, il élude une demande directe de 50 francs, mais envoie à Beck *El Hadj* et *Philoctète* que celui-ci admire sans réserve.

On peut expliquer par ce déchirement intérieur — se sentir négligé par quelqu'un qu'on est forcé d'admirer — la lettre inattendue que Beck adresse à Gide de Venise en août 1899, par laquelle il lui signifie une rupture de leurs relations : « *Enfin je vous aimais. À la fois avec beaucoup trop de vivacité, de simplicité et de complexité. Or je ne suis plus si jeune que je puisse encore aimer quelqu'un dont je ne serais pas le Maître.* » Et de revenir en Belgique, où ses finances, consolidées sans doute par son père, lui permettent de reprendre son projet de revue. Début 1900 paraît *La Vie nouvelle*, brève vie qui n'aura que trois numéros, mais qui va permettre à Beck de renouer avec Gide.

Cherchant des collaborateurs, il écrit donc au « *cher et précoce maître* » pour lui lancer : « *Hélas ! André Gide, où êtes-vous ? Et que vous êtes beau !* » Gide, apparemment, n'avait pas trop cru à cette rupture, et se contente d'une petite réprimande avant d'envoyer quatre *Paradoxes* en signe de bonne volonté. Puis il se rend à Bruxelles en mars 1900 pour sa

conférence sur l'influence en littérature ; Beck y assiste ; le fil est renoué.

Pas pour longtemps : sa revue disparue, Beck, qui se découvre des aspirations mystiques, se lance dans un voyage en Russie, désireux de vivre en vagabond et de connaître la pauvreté évangélique. Aussi Gide le perd-il un peu de vue, tentant vainement de récupérer des textes du poète Bordeu que Beck a « oublié » de rendre à Jammes qui les lui avait procurés, recevant pour toute réponse une ahurissante lettre-fleuve où interviennent l'Ancien Testament, le Nouveau et le Paraclet... Quand il revient en Belgique, fin 1900, Gide est en Algérie. Mais ils se revoient à Paris au printemps, le temps pour Beck d'emprunter 40 francs à Gide pour aller villégiaturer à Knokke. Toujours sans ressources, il finit pas accepter de travailler comme commis-voyageur ; il paie ses dettes, s'embourgeoise un peu, lit *L'Immoraliste* que Gide lui a envoyé, et le commente avec assez d'acuité pour s'attirer une longue lettre explicative : « *Votre solution peut supprimer mon livre ; le tourment de Michel n'en continue pas moins d'exister ; bien plus : je le crois légitime. Il existe en dépit de vous.* » (23 juin 1902.)

Beck ne tient jamais longtemps en place. Fin 1902, il repart pour un long séjour en Russie, où il vit comme précepteur. De là, il envoie d'énormes lettres à Gide, lui décrivant les mœurs, les paysages, les nuits blanches de Saint-Petersbourg. En même temps, il annonce un nouveau manuscrit, *Les Erreurs*.

Gide, désormais, est intéressé — ce mot est capital pour lui — par cet ami à fougades et à éclipses ; il lui prodigue des conseils, des renseignements, l'appelle « *inouvable Beck* ». Le fascine probablement cette aptitude au vagabondage que, faute de pouvoir la vivre, il s'est plu à observer chez autrui. Revenant de Russie, Beck rate Gide de peu à Weimar où celui-ci a donné, en août 1903, sa conférence sur *L'Influence en Littérature*. Gide le regrette, qui signe désormais « *affectueusement votre* », et se laisse aller à son tour à évoquer des projets : un *Laocoon*, un traité de mythologie...

Il faut dire que, de son côté, Beck a mûri. L'enflure pseudo-philosophique fait place, dans ses lettres, à un raisonnement plus serré, argumenté. On le voit dans le commentaire qu'il fait de *Prétextes*, mêlant les considérations esthétiques et un humour qui fait mouche : « *La phrase du Méridional : "Il y a encore beaucoup à dire ; j'y reviendrai dans mon prochain article", c'est vraiment génial. J'aimerais mieux d'avoir fait ça que n'importe quoi ; j'en étais tellement content, que je songeai qu'on devrait épigraphier ainsi toutes ses œuvres, et s'aborder désormais en di-*

sant : "Il y a encore beaucoup à dire ; j'y reviendrai dans mon prochain article." » (22 septembre 1903.)

Cette entente, malgré l'absence de lettres entre septembre 1903 et janvier 1905, paraît se maintenir sans qu'on puisse préciser comment, à l'occasion de quelles rencontres, Gide et Beck étant alors souvent absents de Paris. En novembre 1904, Beck publie dans *La Revue de Belgique* une longue étude sur la querelle du peuplier, dans laquelle il renvoie un peu tout le monde (Maurras, Gide et Rouart) dos à dos, avant de dissertier scientifiquement sur la question. Quand leur échange épistolaire reprend, c'est sous le signe d'un tutoiement très provisoire, à l'occasion d'un long exposé de Gide sur le caracous tunisien. Tutoiement et sujet salace ne sont pas des signes bien compromettants, et il est absurde, notons-le au passage, que certains aient voulu en déduire un lien de nature homosexuelle entre ces deux hommes, aux goûts par ailleurs notoirement opposés.

En 1905, Beck organise, à Liège, un grand congrès pour la défense de la langue française, et lance (encore !) une revue, associé à Isi Collin, Louis Piérard et surtout Henri Vandeputte, le bailleur de fonds. Gide, invité à partager ces deux entreprises, ne se rend pas à Liège, mais s'intéresse à *Antée* qui va s'affirmer, pendant plus de deux ans, comme une excellente revue, dans laquelle Belges et Français cohabitent dans un pluralisme harmonieux. Gide, requis par *L'Ermitage*, n'y participe que faiblement, tout en surveillant son évolution et en y plaçant son équipe. Beck, en revanche, s'y multiplie sous divers pseudonymes, et ne rate pas une occasion de faire l'éloge de son ami. C'est à lui qu'on doit l'unique compte rendu d'*Amyntas* (en avril 1906), et Gide, qui traverse une période de doutes, le remercie longuement :

Un seul article tel que le vôtre, cher ami, me récompense tout d'un coup du silence de « la critique », silence soigneusement entretenu jusqu'à ce jour par moi-même. [...] Je consens à paraître froid les premiers jours aux lecteurs [...] si dans dix ou cent ans d'ici, tel jeune homme, éduqué par vous, Beck, sait, portant mon livre à son cœur, frémir en en sentant la secrète chaleur continue. (29 avril 1906.)

Et puis paraissent enfin *Les Erreurs*, dont Gide se dit, cette fois, ravi : « Mon esprit se vautre voluptueusement dans cet inqualifiable récit où trouve place chacune de ses protubérances. » (11 mai 1906.) Les deux hommes s'estiment et se fréquentent, Beck est reçu à Auteuil où Gide emménage, l'aide même à installer ses livres...

Or c'est à ce moment que le destin de Beck se brise, ou du moins se fissure de manière irréversible : la tuberculose l'a atteint, dont il devine aussitôt la gravité, et au moment d'entrer à vingt-sept ans dans une vie de valétudinaire, il adresse à Gide un adieu seulement anticipé :

Cher ami, les espérances que vous avez bien voulu fonder sur moi seront vaines. Vous ne savez, dites-vous, lequel de mes dons assez divers va l'emporter. Ma grande passion, c'eût été de les réaliser tous. [...] Ce rêve étrange et hasardeux, ce serait folie à un homme malade et pauvre que d'en tenter la réalisation. (2 juin 1906.)

À partir de là, il va de sanatoriums en séjours climatiques, obligé d'abandonner *Antée* et de réduire sa production. D'Italie ou de Suisse, il charge Gide de veiller sur le sort de ses manuscrits, qui continuent de ne pas trouver preneur. C'est de loin également qu'il assiste à la reprise d'*Antée* par les amis de Gide, Ruyters en particulier. Qu'il en soit ou non responsable, il est en permanence poussé par son destin vers les marges de l'Histoire. Compaissant, Gide lui adresse des lettres paternelles, lui fait un cours sur l'Algérie et son climat, s'efforce de lui remonter le moral : « *Que ne suis-je auprès de vous, cher ami ! Il me semble que l'expérience que j'ai de ces tristes matières serait si propre à vous encourager. Rosenberg prétendait que j'étais un peu marabout.* » (décembre 1906).

Pour s'occuper, Beck propose à Gide de former avec lui une association « *ayant pour but l'intrigue* », sans qu'on sache trop s'il s'agit à ses yeux d'un canular, tant il est souvent à la limite du grave et de l'ironie, ne croyant qu'à demi à son propre personnage. Plus sérieusement, ils ont un long et profond échange à propos du *Retour de l'Enfant prodigue*, où Beck croit voir une tendance nietzschéenne à cultiver l'indépendance à tout prix : « *Je crois que si j'éprouve moins de difficultés que vous à concilier la loi et la liberté, c'est que malheureusement je n'ai reçu de mon milieu aucune loi, et que, ayant dû, faute de cette éducation, faire ma loi moi-même, je l'ai faite d'accord avec ma liberté.* » (29 juin 1907.) Ce qui n'est pas si mal vu, mais oblige Gide à une mise au point devenue célèbre : « *Tout de même comprenant jusqu'au fond des moelles et l'intérêt du geste que Claudel et [Jammes] souhaitaient me voir faire, et pourquoi je ne le faisais pas [...], j'écrivis cette petite œuvre de "circonstance" où je mis tout mon cœur, mais aussi toute ma raison.* » (2 juillet 1907.)

Mais Beck n'a pas pour autant perdu le goût de vivre. Après s'être passionné pour les questions économiques, religieuses et zoologiques, le voici qui s'intéresse à la médecine et crée une nouvelle méthode pour soi-

gner la tuberculose, l'aérostathérapie. Sur terre, Gide et ses amis s'efforcent de faire revivre *Antée* défaillant, le temps d'un numéro qui, incluant une étude de Beck sur le suicide, va être égaré par le tri postal de la gare du Nord...

Un moment, de nouveau, ils manquent de se brouiller, mais c'est Gide, fait inhabituel, qui se fâche, parce que Beck a osé écrire que le mérite d'une œuvre se reconnaît à son succès ; Gide, qui n'a pas alors de succès, mais croit à son mérite, renvoie aussitôt la lettre, et Beck de battre alors en retraite. Plus souvent, en sens inverse, voit-on Gide laisser passer un soudain orage de son ami. À ces occasions de rupture renouvelées, mais toujours évitées, on peut mesurer l'authenticité de leur amitié. Fin décembre 1907, c'est au tour de Gide de se plaindre de sa santé, et l'autre alors de lui envoyer un volume de recommandations hygiéniques.

Exilé et malade, Beck enfourche volontiers la chimère ; il convoite un moment un poste de membre de l'Institut International de Sociologie, et prie Gide de faire intervenir son oncle en sa faveur. Désireux de faire connaître sa méthode curative, il le charge de le mettre en relation avec la presse sportive... Il annonce même la reconstitution d'*Antée* selon une formule très éclectique. Gide accepte ou élude les corvées, mais reste attentionné, et c'est pour voir Beck que, séjournant en Italie au printemps 1908, il fait un court crochet par Sorrente, juste après le Mont Cassin.

Puis *La NRF* se constitue sur les ruines d'*Antée* ; Beck, qui n'est pas associé à l'opération, se relance avec *Les Visages de la Vie*, mais cette revue périclité rapidement ; dans le même temps, ses quelques tentatives en direction de *La NRF* aboutissent toutes à un échec : une préface, d'un dogmatisme jugé trop personnel, est refusée ; un poème, qui était accepté, fait les frais d'une brouille passagère, Beck reprenant son manuscrit parce que Gide a refusé de lui prêter dix louis ; un extrait du *Papillon*, roman en préparation, est accepté par le comité de *La NRF*, mais Beck préfère le reprendre pour ne pas déflorer le futur livre ; enfin, l'étude de Beck sur *Marie Donadieu*, œuvre de Charles-Louis Philippe qui vient de mourir, est refusée par Gide qui n'admet pas, dans un numéro d'hommage, un commentaire réticent...

Quand Beck se trouve engagé dans une polémique avec Louis Rouart, Gide refuse de lui ouvrir les colonnes de *La NRF* pour qu'il y puisse riposter. Quand on dresse la liste des principaux articles consacrés à Philippe, un texte de Beck est omis. Et quand *Le Papillon* est publié, aucune notice ne lui est consacrée. Non, Beck n'a pas eu de chance avec *La NRF*, dont les principes directeurs étaient trop rigides par rapport à son éclectisme et son naturisme persistant.

Cependant, ses relations avec Gide restent bonnes, familières. Au Beck moraliste, Gide explique patiemment la portée de sa *Porte étroite* ; au Beck féru de zoologie, il expose, croquis à l'appui, la curieuse conformation de la queue d'un de ses chats. Et celui-ci, à chaque fois, imperturbablement, théorise, aucun sujet ne paraissant pouvoir le prendre au dépourvu.

À partir de 1912, leur correspondance s'interrompt presque, sans doute en raison du retour de Beck à Paris, où il peut rencontrer Gide. De plus, son activité proprement littéraire est en veilleuse, ce sont les œuvres des autres qu'il compile pour une collection d'ouvrages touristiques ; composant deux volumes sur l'Italie, il est ainsi conduit à faire une notice sur son ami, notant mélancoliquement l'écart entre sa valeur et sa — relative — obscurité. Puis la guerre les sépare : tandis que Gide, à Paris, se consacre au Foyer Franco-Belge, Beck marié séjourne en Bretagne, avant d'aller à Menton pour tenter de lutter contre la tuberculose renaissante. C'est là qu'il meurt en février 1916. Cela faisait vingt ans que Gide et lui se connaissaient, et pourtant, comme le notera le premier, il leur restait tant à se dire...

[ Les lettres échangées par Gide et Beck sont déposées au Musée de la Littérature de la Bibliothèque Royale de Bruxelles ; celles de Beck sont inédites, sauf de courts extraits publiés en revue ; celles de Gide ont été publiées en 1946 aux Éditions de l'Altitude, à Bruxelles, puis en 1949 dans le *Mercure de France*. Une édition complète et refondue de cette correspondance doit paraître prochainement aux Presses Universitaires de Lyon. ]